

Vivre le voyage autrement

Un tourisme vert et ouvert

●●● **Franck Michel**, Strasbourg

Anthropologue, professeur à l'Université de Corse, directeur de l'association Déroutes & Détours¹

Pour renverser les tendances d'un tourisme au service de la seule mondialisation libérale, des pistes sont à défricher, des voies à explorer, loin des sentiers battus par des opérateurs sans scrupules ou même par des voyageurs découvrant avec l'écotourisme ou l'adjectif « durable » une nouvelle manière de faire du marketing. Demain, le monde sera « nécessairement » métis et le rôle du tourisme dans cette affaire sera fondamental.

Il est bien connu que le voyage dérive dès lors qu'il passe de la quête à la conquête. Si le tourisme n'est pas la guerre, il s'en éloigne parfois de peu. Par son biais, le fossé des inégalités quelquefois se creuse, tandis que les injustices, d'un bord comme de l'autre, se confrontent et parfois s'affrontent. D'ailleurs, passant de 25 millions de touristes internationaux en 1950 à près d'un milliard en 2010, de tels flux saisonniers et massifs peuvent-ils encore se révéler pacifiques ?

Les projections sur l'avenir sont très « prometteuses » à l'heure où le tourisme est déjà devenu la première activité économique au monde, après le pétrole et l'automobile. On en oublie presque que cet univers aseptisé du voyage s'inscrit dans la mondialisation et n'a que faire des nomades, sinon à parfois les filmer et photographier, le temps du « séjour ». La *pax touristica* masque mal les vrais enjeux de la guerre économique en cours.

Ces dernières années, le tourisme s'est diversifié à tout va pour le meilleur et pour le pire. Pour attirer des consommateurs de destinations de plus en plus exigeants et blasés, il doit en permanence se renouveler, au détriment souvent de l'éthique : du tourisme de

friche au tourisme de bulle, du tourisme extrême au tourisme sexuel (pour lesquels la prise de risque et l'exploitation de la misère participent à l'esprit d'aventure), le secteur du voyage se crée en permanence de nouvelles identités dans un monde sans boussole, en quête de repères et en proie à une identité pour la moins incertaine. Comme le pli mène au repli, on ne sait que trop qu'une identité fragilisée dérive souvent vers l'identitaire.

Des identités instrumentalisées

Or les identités ne sont jamais figées - relisons Amin Maalouf et Edouard Glissant - mais plutôt mouvantes, mobiles voire mutantes. Le voyage représente l'une des formes de refuge auprès des identités autres. Il est le moment crucial où les certitudes de nos identités antérieures vacillent et se diluent par-

1 • **www.deroutes.com**. Franck Michel est l'auteur de *Routes. Eloge de l'autonomie. Une anthropologie du voyage, du nomadisme et de l'autonomie*, Presses de l'Université Laval, Québec 2009, et co-auteur de *Tourismes & Identités* et de *L'identité au cœur du voyage*, L'Harmattan, Paris 2006 et 2007.

fois dans un magma dont émergeront de nouveaux imaginaires de l'identité. Le besoin aussi vital que vacancier de nos contemporains consiste à chercher ailleurs - à tout prix ! - des réponses aux questions qu'ils se posent ici. Dans un monde en proie au doute permanent, peut-on encore vivre libre sans perdre ou vendre ses racines ? La question n'est pas neuve. Et la solution revient à conjuguer ce que Michel Le Bris a nommé, dans *L'homme aux semelles de vent*, le « nous voulons vivre au pays ».

Dans les années '50, les Bretons découvraient les touristes comme aujourd'hui les paysans cambodgiens ou boliviens les découvrent, c'est-à-dire avec étonnement, entre méfiance et fascination... Et à l'image du citadin parisien qui découvrait en son temps le rural breton (ou basque, alsacien, etc.), le touriste international qui débarque de nos jours dans un village reculé au nord de Bali jette le même regard descendant.

Le touriste véhicule, qu'il le veuille ou non, une idéologie bourgeoise inscrite au cœur même de la modernité occidentale qu'il porte en son for intérieur autant que son sac sur le dos. Le touriste parisien d'antan se révoltait déjà à la vue d'une radio ou d'un aspirateur dans sa chaumière de son bout du monde, tout comme le touriste actuel s'énerve lorsqu'un « indigène » vietnamien ou marocain lui donne son adresse e-mail pour que le visiteur puisse lui renvoyer les photos de ses belles rizières en terrasses ! Le tourisme est un phénomène moderne qui craint la modernité là où il ne l'attend pas, parfois là où il ne la souhaite pas... Il est si bon d'être invincible, ne serait-ce que le temps des vacances !

Avec le déni d'histoire et l'oubli des réalités socio-politiques des régions défa-

vorisées du Sud, mais bel et bien visitées, le tourisme creuse un peu plus le fossé qui sépare le Nord et le Sud, le soi et l'autre, l'ici et l'ailleurs. Il met en scène un présent factice à sa guise, en figeant le passé dans les pierres et dans les mythes, en recomposant les vies des uns à partir d'images pittoresques, reconstruites ou réinventées, selon les envies des autres.

Comment ne pas voir dans le tourisme - parfois vêtu des habits neufs de l'humanitaire - une forme pacifique de « recolonisation » des âmes et des lieux ? Nombre de villages du Sud peuvent en témoigner : le billet vert d'aujourd'hui peut faire plus de dégâts que la poudre à canon d'autrefois...

Folklorisation

La mise en folklore du patrimoine culturel local est déjà devenue, ici ou là, bien plus une habitude qu'une exception. En ces lieux « préservés » - et surtout « réservés » ! -, le tourisme s'avère rarement un « passeport pour le développement » mais plus souvent une « carte d'identité locale » qui emprisonne bien plus qu'elle ne libère. Pour beaucoup d'autochtones, l'horizon se referme sur leurs potentialités à devenir de bons acteurs, passifs et sédentaires, de leur propre culture, elle-même figée dans le temps et dans l'espace. Transformés en figurants dépendants et dévoués au service de l'industrie touristique, ces habitants ne sont alors plus que l'ombre d'eux-mêmes. Leur identité locale a été entièrement instrumentalisée au profit d'intérêts qui leur échappent en grande partie.

Au final, la tendance actuelle est à la folklorisation des cultures. Elle coïncide avec le repli sur le terroir et sur les siens, en même temps qu'avec une

valorisation de l'identité des autres, voire parfois une exaltation de la différence : le clash des cultures, plutôt que le métissage partagé... Ce qui convie au voyeurisme maladif et non à la rencontre interculturelle. De nouveaux « zoos humains » sont donc à craindre, dans une indifférence quasi générale.

Défense en amont

Peut-on échapper à cette spirale infernale ? Opter pour un tourisme éthique rédempteur, susciter une prise de conscience généralisée de la part des voyageurs, inciter l'industrie du tourisme à défendre les vertus du tourisme dit durable sont quelques-unes des nouvelles orientations consensuelles en matière de tourisme « soutenable ». C'est bien, mais il faut aller plus loin si l'on souhaite réellement sortir du *touristiquement correct* et creuser des sillons novateurs et inédits.

Deux voies, la première surtout pour le Sud, la seconde surtout pour le Nord, sont à explorer. Pour les populations autochtones, en particulier dans les pays du Sud (mais pas uniquement), il importe que la société réceptrice puisse disposer d'un « socle » socioculturel suffisamment autonome, riche et structuré, pour que l'ingérence extérieure soit contenue, tantôt intégrée, tantôt refusée, mais toujours mesurée et discutée.

Pour que la folklorisation ne soit pas l'unique alternative à la disparition, les peuples autochtones doivent s'armer des riches savoirs nomades qu'ils possèdent et s'attacher aux croyances et modes de vie qui leur sont propres. Autrement dit, ils doivent refuser toute forme d'assimilation, en préservant au mieux leur indépendance et leur liberté. Cinq domaines sont à privilégier : la

langue ; les croyances (les religions ou les spiritualités autochtones permettent d'ancrer l'histoire et les traditions d'une communauté, par l'intermédiaire des mythes et des rites, autour d'une identité propre qui peut ensuite être partagée par d'autres) ; la culture ; l'organisation sociale et familiale (avec parfois encore l'économie du don, l'organisation clanique ou familiale) ; l'histoire (l'appropriation de son propre passé est un préalable pour gagner, puis conserver son indépendance, renforcer l'autonomie des peuples, puis transmettre l'indispensable devoir de mémoire aux générations présentes et futures). Lorsque ces cinq champs cèdent face à la mondialisation, les peuples entrent dans une phase de survie délicate qui s'apparente souvent à un sursis dramatique.

Dans les pays du Nord (y compris dans les poches de Nord à l'intérieur du Sud), le tourisme durable peine à s'imposer voire à émerger. C'est au Sud que le bât blesse le plus : les clivages persistent entre, d'une part, les promesses et les réalisations de la part des professionnels du tourisme et, d'autre part, entre les attentes de la population et les réalités du terrain dans les régions défavorisées.

Ce développement, qu'il soit touristique ou non, est alors perçu comme une nouvelle religion, avec son fond dogmatique servi de certitudes : une spiritualité occidental-libérale où les missionnaires divins et les administrateurs coloniaux ont été remplacés par les humanitaires et autres développeurs assermentés, au cours de leurs « missions d'aide au développement ». Une certaine vogue du « tourisme humanitaire » s'inscrit dans cette forme à peine masquée de repentance...

Bref, il n'y a donc pas de mauvais touriste et de bon humanitaire, et quant au « tourisme humanitaire », on peut penser qu'il s'agit d'une imposture : ne vaut-il pas mieux « pratiquer » soit du tourisme, soit de l'humanitaire ? Cela sans se sentir obligé de joindre absolument les deux, le plus souvent dans le but de masquer une inconfortable culpabilité ? L'essentiel n'est-il pas plutôt de pratiquer l'un comme l'autre le mieux possible, dans le respect des populations locales et de leur environnement naturel et social ?

Si le constat est accablant, il ne faut pas non plus nier que le tourisme peut permettre à des cultures, ici ou là, d'échapper à leur disparition pure et simple, écrasées sous le poids du bulldozer de la mondialisation. Même si cette voie s'annonce étroite et fragile, un autre développement touristique, entièrement repensé et réorienté, et qui reste à inventer, pourrait aider à la réaffirmation des identités locales et renflouer en même temps les caisses des communautés locales.

D'autres voies

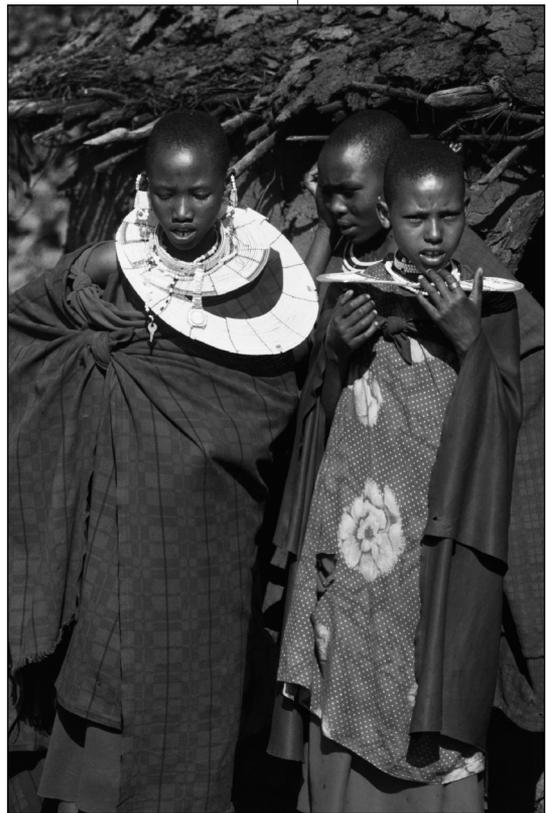
Dans l'attente de lendemains touristiques plus enchanteurs pour les oubliés des recettes et autres autochtones interdits de plages privées, confisquées par des grandes chaînes hôtelières qui les réservent à leur précieuse clientèle étrangère, plusieurs orientations souhaitables pour un autre tourisme peuvent être mentionnées.

Pour commencer, il faudrait cesser de voyager car « il le faut », arrêter de consommer des séjours touristiques comme on achète des tomates ! Les menaces écologiques, premières parmi d'autres, devraient finir de nous en convaincre !

Voici quelques alternatives afin de voyager autrement. Voyager vraiment différemment, selon une forme lente et apaisée qui pourrait s'apparenter au *Slow Travel*, ce qui implique de se libérer du voyage sur-organisé. Voir le monde avec d'autres yeux, sans œillères et à petite vitesse, en évitant par exemple de monter dans l'avion lorsque cela n'est pas indispensable, en préférant les transports en commun ou non motorisés. On peut encore rester chez soi et redécouvrir son univers de vie, sa propre culture et les contacts qu'elle entretient avec les autres, régionales ou étrangères. Ou voyager « loin chez soi », mais cette fois en faisant preuve de réelle ouverture à l'autre, ainsi que d'imagination et d'initiatives originales. Par exemple, en invitant des Maliens à la maison, à

société

*Villageoises Massai.
Reconstitution pour touristes (Tanzanie)*



Noël, ou en installant une yourte mongole au fond de son jardin et en con-viant l'entourage à la crémaillère.

Enfin, on peut voyager au cœur de l'im-migration, cela de deux manières au moins. La première consiste à se ren-dre là où certains ne vont jamais (dans les « quartiers populaires » par exem-ple) : dépaysement garanti, et cela peut augurer de véritables rencontres ba-sées sur d'autres valeurs que la vio-lence, le clanisme et autres clichés.

La seconde est encore plus intéres-sante : faire des immigrés, par exemple, les véritables intermédiaires du voyage culturel, tourisme intérieur, circuit urbain ou périple lointain ; contribuer à ce qu'ils deviennent les initiateurs de ces voyages inédits, les passeurs d'un monde à l'autre. Cela permettrait sans doute d'importantes évolutions : mieux connaître l'autre et donc mieux le re-connaître dans la vie de la cité ou ail-leurs, mieux le respecter aussi, et donc, une fois au loin, mieux appréhender l'ailleurs et ses habitants (ces *étranges étrangers*). Cette reconnaissance en-trainerait une meilleure intégration, sans oublier les emplois qu'une telle évolution générerait...

L'avenir sera métis

Ces timides voies s'ébauchent ici ou là, signalant les premières brèches dans les remparts des identités pétrifiées. L'essentiel, pourtant, reste de parvenir à offrir demain à nos enfants des *raci-nes* et des *ailles*, ces deux choses telle-ment indispensables. Cette autre voie, fondée sur un « nouvel être-ensemble », porterait le nom de métissage.

Tout voyage est pluriel et concerne plu-sieurs errances et brassages en son sein. Le voyage doit d'abord être une rencontre s'il veut rester un voyage. La

rencontre humaine, comme expression potentielle du métissage, devient un voyage en soi, dans et vers soi aussi. Le motif premier de tout voyage. Car tout cheminement dans le monde est d'abord un regard, un geste, un pas en direction de l'autre, bien avant d'être une redécouverte de soi.

De la rencontre avec le vaste monde, véritable apprentissage de la vie, dépend notre manière de « grandir » et de nous « enrichir ». Mais si la vraie vie est ailleurs, comme le pensait Rimbaud, elle est surtout vivante chez l'autre qui vit dans un ailleurs, qu'il soit proche ou lointain. Dans l'univers du voyage comme dans la vie quotidienne, le mé-tissage incarne à ce jour la meilleure alternative à la crispation identitaire.

S'ouvrir à l'autre, c'est accepter le fait de douter de soi ; se risquer à l'altérité, c'est la voie qui mène à des bonheurs évidents dont les sentiers difficiles res-tent parsemés de dangers. Le métis-sage, c'est le même et l'autre, l'import-ant étant surtout la conjonction. Le sujet métis est celui qui adopte, adapte et fait sien quelque chose, sans en devenir dépendant. Le métissage sup-pose la mobilité et le nomadisme, alors que ceux qui s'y opposent sont les tenants de la sédentarité et de l'ordre établi.

Les destinations métisses existent, se développent même, sans doute plus par la force des choses que par une volonté affirmée, mais elles seront de-main recherchées par un nouveau type de voyageurs.

Pensé dans l'espace de la rencontre touristique, le métissage apparaît comme la seule option capable à l'avenir de gé-nerer l'émergence du tourisme dit durable, à une échelle réellement humaine et non plus seulement économique.

Fr. M.